

que je pénétrais dans un immense vestibule orné de glaces énormes (les plus grandes, paraît-il, qui soient dans aucun palais du monde) et de deux tableaux dont l'un représente la bataille de Koulikovo. Il est du peintre français Yvon, et n'en est pas meilleur pour cela.

Nous tournâmes ensuite à droite et nous nous trouvâmes dans une immense salle disposée en colonnades, dont le parquet est formé d'une mosaïque de plus de vingt bois différents.

—La salle de Saint-Georges, me dit mon guide. La plaque que vous voyez au plafond est celle de l'ordre de Saint-Georges ; les sièges sont également recouverts aux couleurs de l'ordre. Les lambris sont en marbre blanc avec décorations en or et émail. Cette salle peut contenir trois mille personnes.

La seconde salle, celle de Saint-Wladimir, où nous entrâmes ensuite, n'est guère moins grande que la première ; ses murs sont revêtus de marbre rose et ornés, ainsi que les sièges qui la garnissent, des insignes de l'ordre de Saint-Wladimir.

Puis nous traversâmes une troisième salle, également lambrissée de marbre rose avec décorations en or, et dont le plafond est constellé d'étoiles d'argent. C'est la salle de Saint-Alexandre-Newsky, et l'on voit les insignes de l'ordre de ce nom sur le dossier des sièges, recouverts en velours ponceau.

Enfin, nous arrivâmes à une quatrième salle, la plus magnifique de toutes, la salle du Trône, ou de Saint-André. Elle est supportée par des colonnes tétraédriques aux moulures dorées, ornées de la croix de Saint-André. Les murs sont également tendus d'une étoffe aux couleurs de l'ordre. Au fond s'élève le trône impérial, tout en or massif, à ce qu'il semble du moins. Il est supporté par une estrade de sept marches, au-dessus de laquelle on voit l'œil de Dieu, entouré d'une auréole. Le tout est surmonté d'un dais en velours cramoisi, soutenu par des petites colonnes ciselées.

C'est dans cette salle qu'il y a eu hier dimanche huit jours, aussitôt après son couronnement dans la cathédrale d'*Ouspensky*, l'empereur est venu prendre son premier repas et recevoir le corps diplomatique et les grands corps de l'Etat. Il est certain que le spectacle de cette salle immense et magnifique, remplie d'uniformes plus chamarrés les uns que les autres, devait présenter un coup d'œil éblouissant.

Les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice, sur lesquels j'ai pu jeter en passant un regard indiscret, sont au rez-de-chaussée, au-dessous des grandes salles de fête. Ils offrent, hélas ! encore moins d'intérêt que la salle du Trône et que celles de Saint-Alexandre-Newsky, de Saint-Wladimir et de Saint-Georges. Tout cela est riche, somptueux, mais sans caractère. Partout le même cachet de banalité, de modernité, aussi bien dans la salle de réception de l'impératrice, tapissée en soie blanche avec moulures dorées, que dans son cabinet tendu en rouge cramoisi, dans la chambre à coucher et dans les diverses autres pièces. Seul, le cabinet de travail de l'empereur est orné de quelques peintures représentant l'entrée des Français à Moscou, leur retraite, la bataille de Borodino et celle de Smolensk. Chose assez curieuse, ce cabinet contient également une statuette équestre de Napoléon. J'ai eu, du reste, plusieurs fois l'occasion de remarquer que la mémoire de l'homme de 1812 est entourée encore aujourd'hui à Moscou d'un prestige extraordinaire.

Des appartements de l'impératrice on pénètre dans un petit jardin d'hiver, rempli de plantes exotiques et coupé d'allées sablées, et de là on passe dans le *Terema* ou palais du Belvédère.

Ce vieux palais, qui a conservé son aspect primitif, et jusqu'aux meubles datant des fils et petits-fils de Michel Fédorovitch, m'intéressa infiniment plus que le Palais Neuf impérial. C'est un dédale d'escaliers en spirale, de chambres étroites et voûtées comme des cryptes d'oratoires, couvertes du haut en bas de peintures byzantines, de vestibules, de couloirs qui semblent creusés au hasard dans un bloc de pierre, tant ils s'enchevêtrent d'une façon bizarre. L'ameublement d'un certain nombre de pièces est resté tel qu'il était au temps jadis ; on y retrouve encore, et à leur même place, le prie-Dieu des maîtres du logis et des bahuts en chêne sculpté, des fauteuils de velours usé, des banquettes taillées dans les embrasures des fenêtres, des pavés en mosaïque, etc. Aussi une demi-heure passe vite dans cette vieille demeure des anciens Tsars de Moscou, et en apprend plus que bien des gros volumes sur leurs mœurs, sur leurs habitudes et leur façon de vivre.

Ai-je dit que le *Terema* formait la façade nord du Palais Neuf impérial, dont la façade sud, la principale, domine la Moskwa ? Quand aux deux façades latérales, celle de l'est est réunie au Palais Anguleux (*Granovitcha palata*), et celle de l'ouest au Nouvel Arsenal (*Novaia Oroujeinitcha palata*).

Ce dernier édifice, construit sous le règne d'Alexandre I^{er}, est dans le même style architectural que le palais ; c'est dire qu'il n'a rien de bien particulièrement remarquable. Toutefois, il renferme une des curiosités les plus intéressantes, une des richesses les plus extraordinaires de Moscou, je veux parler de la splendide collection d'objets d'art et d'objets historiques

connue sous le nom de Trésor impérial ou Trésor du Kremlin.

Nous avons déjà fait quelques légers emprunts au dernier volume d'un de nos amis les plus chers, *Un Parisien chez les Russes* ; nous en détacherons encore, avec la permission de l'auteur, la description suivante du Trésor impérial, avec d'autant moins de scrupule que ce trésor, très défendu déjà en temps ordinaire contre la curiosité publique, est absolument impossible à voir en ce moment, attendu que les plus belles pièces en ont été enlevées temporairement pour être exposées sur des dressoirs spéciaux et concourir à la décoration générale des principales salles du Palais Neuf impérial.

« Cette collection, d'une valeur inappréciable, remplit à elle seule huit salles immenses du *Novaia Oroujeinitcha palata*. Jamais, jusqu'à présent, je n'avais vu pareille accumulation de richesses : habits de gala de tsars et de tsarines brodés de perles fines du haut en bas, couronnes impériales, sceptres, bâtons de commandement, épées, sabres, colliers, décorations, le tout en or massif avec incrustation d'émaux, de perles, de pierres précieuses de toute sorte et de toute taille, quelques-unes représentant des sommes considérables, comme l'énorme rubis sur lequel est enchâssée la croix de la couronne du tsar Ivan Alexéevitch, et qui ne coûta pas moins de 40,000 roubles du temps, ce qui représenterait aujourd'hui quatre ou cinq fois davantage.

« Je n'ai qu'un respect très modéré, je l'avoue, pour toutes ces vieilles détroques de l'histoire ; la veste de matelot et les bottes de Pierre le Grand me laissèrent absolument froid, ainsi que la collection des habits de couronnement des empereurs et des impératrices ; mais ce qui me toucha beaucoup plus, c'est l'intérêt artistique qu'offraient la plupart de ces objets de haute curiosité, ceux surtout qui remontaient à l'époque la plus reculée ; la couronne des tsars de Kazan, par exemple, dans le goût oriental, ornée de turquoises, et surtout la couronne ou bonnet du *Monomaque*, le plus ancien monument historique du trésor. Cette couronne, envoyée de Byzance par l'empereur Constantin au grand prince Wladimir Monomaque, en 1116, est une œuvre d'un goût remarquable : les perles et les pierres précieuses qui s'enlèvent sur le fond de filigrane, sont disposées avec une entente de l'ornementation bien étonnante pour l'époque.

« J'ai pu constater, du reste, non sans surprise, que la valeur artistique de ces objets était presque toujours en raison directe de leur ancienneté ; les couronnes de l'empereur Nicolas et de l'empereur Alexandre II, par exemple, sont de la plus navrante banalité.

« Mais ce qui dépasse tout, comme richesse et comme art à la fois, c'est la salle n° 3, où sont renfermées les vaisselles d'or et d'argent. Ce qu'il y a de merveilles étalées sur les dressoirs circulaires entourant les piliers de cette vaste salle, est inimaginable. C'est une profusion, un entassement de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de hanaps, de coupes, d'amphores, de plats d'or, d'argent et de vermeil, de toutes les dimensions, affectant toutes les formes possibles, et plus admirable peut-être encore par le travail d'orfèvrerie que par leur valeur intrinsèque et celle de leurs incrustations.

Il y a là peut-être deux ou trois mille pièces hors ligne, dont chacune mériterait une description particulière. A notre époque, où la vieille argenterie monte à des chiffres exorbitants sous le marteau des commissaires-priseurs, il serait impossible d'évaluer la somme de millions enfouis dans cette seule salle.

Citons encore, dans la salle n° 8, la grande voiture sculptée et ornée de peintures de Boucher, offerte à l'impératrice Elisabeth par le comte Razoumorsky, en 1754, et, à titre de curiosité, deux lits de camp de l'empereur Napoléon I^{er} pris au passage de la Bérézina.

ADOLPHE BADIN.

(A suivre.)

LES BAS-VESTIERS

(Suite)

Une croix et une épée ombragèrent son berceau : comment le Bas-Vestier n'aimerait-il pas l'une et l'autre ? Aussi, si nous avions le loisir de parcourir son histoire, et surtout si nous ne craignons de fatiguer nos lecteurs, que de fois nous aurions à montrer le prêtre et le soldat bas-vestiers au premier rang des phalanges conquérantes. Et même, dans le bon vieux temps, le prêtre-soldat n'était pas rare au Bas-Maine : la tradition veut qu'il se battait bien et contre le diable et contre les ennemis de son pays.

Je n'en rapporterai que quelques traits et, sauf un ou deux, ils seront tous récents.

L'esprit des croisades avait repris son essor vers les cieux. Chaque pays se battait pour soi, et le régionalisme étroit du paganisme avait de nouveau envahi l'Europe. Les guerres de la Bretagne avaient cessé, après mille années sanglantes, par le manque de combattants ; les Anglais avaient été refoulés dans leur repaire, et le Bas-Vestier, naguère encore mêlé à toutes ces luttes et

souvent leur victime, reposait tranquille sous son poimier fleuri.

Tout à coup, un beau soir, les foyers, éteints depuis longtemps sur la crête des rochers, se rallument de nouveau ; des bruits de guerre circulent par la contrée, le tocsin sonne au beffroi des églises, et le paysan accourt anxieux au village voisin. Bientôt il apprend la nouvelle : Guillaume d'Orange marche sur l'Irlande, et l'Irlande compte sur ses frères de France.

En quelques heures, toutes les vieilles armes avaient été retrouvées, fourbues, aiguës ; tous les habits avaient été réparés ; tous les cœurs battaient à place. Le matin, au point du jour, six cents guerriers étaient réunis dans la seule ville de Gorron, et à midi, ils partaient sous la conduite de leur curé lui-même. Y eût-il des regrets silencieusement étouffés ? Y eût-il des larmes versées ? Je ne sais pas, mais l'histoire m'assure que les anciens chants guerriers résonnèrent de nouveau et que les vieux diablantes tressaillirent sous la pierre en entendant ce refrain : « Les guerriers s'arrachaient des mains leurs boucliers creux ; les épées fendaient les os des crânes ; la citadelle retentissait du bruit des coups ; le corbeau tournoyait noir et sombre comme la feuille du saule ; le fer étincelait. En avant ! en avant ! la bataille sera belle à voir. »

Ce qu'ils chantaient, ils le voulaient, et la pensée ne vint même pas au curé d'imiter Gédéon et d'éprouver leur courage. Il savait d'avance que même l'eau de la Colmont n'eût pu leur faire plier le genou. Ils marchèrent donc fièrement entre les deux haies de parents et d'amis accourus près d'eux, et bientôt ils virent leur contingent se grossir des robustes enfants de Lesbois, de Lépinay et d'autres villages importants.

Le soir était venu quand ils arrivèrent à Passais, sur le territoire normand ; le curé cria halte ! fit la prière sur la route et envoya chacun à la recherche d'un gîte. Le gîte est facile à trouver pour qui a la force en main. Les Gorronnais trouvèrent plus que le gîte, ils trouvèrent la pitance et surtout un bon poiré limpide, mousseux, pétillant.

Hélas ! les héros eux-mêmes ont leurs faiblesses, voire même ceux d'Homère. Les miens, disent quelques mauvaises langues, oublièrent le proverbe : « Qui trop se rafraîchit finit par s'échauffer. »

Le lendemain, au rappel, il en fut et plus d'un qui parurent portant les traces d'une défaite. Quand, au soir, ils retournèrent au village annoncer les résultats malheureux de la bataille de la Boyne, ils furent reçus avec un sourire narquois par leurs compatriotes, et ils devinrent pour longtemps le point de mire des badinages. Tant il est vrai qu'un commencement irréprochable ne sauve pas toujours d'une fin désastreuse !

Ils surent plus tard se venger noblement de cet oubli d'un moment. Aux heures où la France, soulevée par le vent des tempêtes, bouillonna follement comme une mer en furie ; à ces heures, où le sang et la boue coulèrent mêlés aux pieds de l'autel et du trône renversés, le Bas-Vestier sut faire admirablement son devoir. Le vieux drapeau avait été souvent son linceul immaculé, la croix avait toujours été sa consolation et sa sauvegarde : il les confondit dans un même amour et il se prépara à leur défense. Sans armes, sans chefs, sans pain, sans souliers, il s'improvisa soldat ! Tout le monde sait ce qu'il fit avec les Vendéens, sous des capitaines tels que La Rochejaquelin, Charette et Jean Chouan. Il me suffit de rappeler que Napoléon les appela *des géants*.

Aujourd'hui encore, et qui pourrait l'en blâmer ? le Bas-Vestier se rappelle avec orgueil ces jours passés qui, hélas ! sont peut-être à la veille de revenir. Au coin du feu, quand la porte a été fermée avec un double verrou et quand la famille réunie a déposé au pied de la croix l'offrande de ses peines présentes, il porte vers l'avenir un regard d'espérance. Henri V vit encore, il absorbe ses affections. Charette revit dans un noble rejeton, il porte sur lui son espoir de l'avenir. Souvent, sous le manteau de la cheminée ou derrière le bocage, il fredonne tout bas ce chant de l'exilé :

Oh ! qu'elle est belle ma patrie !
Comme il est beau mon ciel natal !
Douce France, mère chérie.
D'où me repousse un sol fatal.
Sous les pas légers de l'enfance,
Pourquoi ton sol a-t-il tremblé ?
Mon cœur soupire au nom de France,
Et pourtant je suis exilé !

Et toujours des larmes forment le refrain de ce chant tout aussi patriotique que sincère.

En 1870, la guerre éclata entre la France et la Prusse. Napoléon III, pour sauver sa couronne, s'était jeté imprudemment dans cette expédition fatale. Un homme de parti se fut abstenu d'y prendre part : le Bas-Vestier s'y lança sans réserve : il s'agissait de la France.

Au rang des *Hirondelles de la Mort*, comme les Prussiens les appelaient, ou dans les phalanges inexpérimentées des Mobiles ou des Mobilisés, les enfants du Bas-Maine surent se faire un nom. Ils étaient là quand, à Patay et à Loigny, vingt mille ennemis reculèrent épouvantés devant quelques centaines de braves ; ils étaient à Beaumont quand le noble Ramatowski chargeait sur son cheval polonais un ennemi dissimulé dans